



Réseau d'Aide aux Toxicomanes

# **ACTE DU COLLOQUE**

***ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS  
DROGUES, RELIGIONS, MONDES VIRTUELS***

**MANIPULATION DU DÉSIR  
ADDICTIONS ET LIBÉRALISME**

**SAMIR BOUMEDIENE**

*Les liens de la dépendance. Mise au travail et consommation  
de coca dans les Andes (XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles)*

**JANVIER 2019**

# ***Samir Boumediene***

*Les liens de la dépendance.  
Mise au travail et consommation de coca dans les Andes  
(XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*

**Janvier 2019**

## LE COLLOQUE

*Le thème de cette 8<sup>e</sup> édition sera Manipulation du désir, Addictions et libéralisme, et traitera avant tout de l'échappatoire dans la consommation effrénée que nous fait miroiter le monde capitaliste libéral, qui se révèle in fine le plus vicieux des enfermements.*

*Il s'agit au final d'un enfermement volontaire, voire pour d'aucuns d'une servitude.*

*Nous explorerons les transformations ou les émergences de nouveaux enfermements. En son coeur, l'impact de la logique de marché qui s'insère dans les recoins les plus intimes de nos propres convictions et travestit ou manipule nos choix de vie mais aussi nos choix religieux ou philosophiques.*

*Afin de quitter une fois pour toutes cette idée que l'addiction est une maladie qui se contracterait dans une enfance mal gérée ou qui ne s'installerait que dans un psychisme (pré)défaillant, nous tenterons de comprendre par quels rouages les consommations en tous genres transforment notre regard, manipulent nos comportements et contaminent nos affects.*

**SAMIR BOUMEDIENE** est chargé de recherches CNRS à l'ENS Lyon.

*Ses thèmes de recherche sont : Histoire des questionnaires, Relations entre l'Europe et l'Amérique coloniale à l'époque moderne, Savoirs et savoir-faire de la santé, Anthropologie historique de la relation aux plantes et aux invisibles, Épistémologie des marchandises, Disparition des connaissances, Histoire des arts et des techniques.*

# INTRODUCTION

*Utilisée par les habitants de l'Amazonie et des Andes à des fins rituelles autant que médicinales, la feuille de coca est, avant la conquête espagnole, un aspect déterminant de l'organisation de l'empire inca. Sa circulation médiatise certains échanges de biens et sa production est au coeur de divers rapports de sujétion. L'installation, à partir des années 1530, du pouvoir espagnol transforme profondément le rôle joué par la coca.*

*Combattu en raison de son lien avec l'« idolâtrie » indigène, et des problèmes sanitaires que posent sa production et sa consommation, l'usage de la coca est aussi encouragé parce qu'il peut stimuler le travail des mineurs, notamment à Potosí. Cette disparité peut à la fois être interprétée comme une contradiction interne à l'exercice du pouvoir et une modulation qui permet de le perpétuer. L'histoire de la coca aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles permet ainsi d'illustrer les tensions de la politique des drogues dans ce qu'elle a de plus moderne. Elle montre en particulier comment la volonté de rendre des personnes dépendantes d'un produit peut, en retour, les rendre dépendantes à la logique du marché.*

*Mais l'histoire de la coca montre aussi comment l'attachement à une plante peut permettre de résister ce type de logique et à se défaire des liens de dépendance qui l'instituent.*

**Samir Boumediene**

## **LES LIENS DE LA DÉPENDANCE.**

### **MISE AU TRAVAIL ET CONSOMMATION DE COCA DANS LES ANDES (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> SIÈCLES)**

Le cœur de mon propos est contenu dans l'ambiguïté du titre que j'ai donné à cette présentation. Les liens de dépendance dont il va être question peuvent en effet renvoyer au fait d'être dépendant d'une substance ; mais ils peuvent aussi renvoyer au rapport de dépendance qu'implique la mise au travail. Je vais aborder l'articulation entre ces deux aspects à partir de sources relatives à l'histoire de la coca dans les Andes entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle. Autant dire que, tant par la chronologie que par l'aire géographique couvertes, cet exposé s'écarte un peu des trois présentations que nous venons d'entendre. Il leur fera néanmoins écho à plusieurs reprises.

Nous retrouverons, depuis une autre perspective, la thématique développée par Patrick Pharo sur le lien entre le désir d'enrichissement de certaines personnes et le désir de consommation de certaines substances par d'autres, ou par les mêmes. Nous allons aussi, dans le prolongement de ce qu'a fait Thomas Gaon, parler de régulation et de dérégulation de la consommation. Mais plutôt qu'une dérégulation par le temps, nous verrons avec la coca une sorte de dérégulation par la quantité. La conquête espagnole a en effet débouché sur une augmentation notable de la production de coca, qui a transfiguré le rapport à cette plante. Je tiens à souligner, sur ce point, l'importance de la matérialité des substances : la coca, ce n'est pas la cocaïne. L'usage de la feuille, sa manipulation, rend possible un éventail de pratiques qui diffère de

celui permis par la molécule. L'intérêt d'une démarche historique, sur ce point, est de pouvoir donner corps à ce qui a été dit par Émeline de Bouver à propos de la « simplicité volontaire ».

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dirai encore que la brièveté requise m'empêchera d'entrer dans les détails d'une histoire éminemment complexe. Mon exposé sera donc schématique, mais, pour ce qui nous occupe aujourd'hui, je pense que le fond de l'affaire se situe moins dans la précision des données historiques que dans le type de phénomènes qu'elle permet de penser. Si j'ai choisi d'évoquer la coca devant vous, c'est parce que cette plante fut l'objet d'appropriations très contradictoires. Les Espagnols ont pu tenter de tirer profit de sa commercialisation, voire en consommer eux-mêmes, mais pour des raisons d'ordre sanitaire et religieux, ils ont aussi lutté contre sa diffusion. Avec la coca, on entre donc en plein cœur du phénomène de colonisation, d'évangélisation, mais on se situe aussi au cœur de l'histoire du capitalisme. Vous savez peut-être qu'une partie non-négligeable des métaux précieux extraits des mines d'or et d'argent d'Amérique ont enrichi certaines villes de Belgique, notamment Anvers. Or derrière l'extraction et la circulation de ces métaux, il y a, du moins dans les Andes, la circulation de la coca parce qu'elle a favorisé la mise au travail des Indiens. C'est donc aussi de leur point de vue que la conquête a généré des rapports contradictoires à la coca. Si l'on peut les rattacher à la dépendance, on peut aussi les mettre en lien avec la thématique de l'attachement. J'y reviendrai à la fin de cet exposé.

\*

La coca est la feuille d'un arbuste originaire de l'Amazonie, et répandu au fil des siècles de part et d'autre de la Cordillère des Andes. L'avènement de l'empire inca, le Tawantinsuyu, a joué un rôle fondamental dans cette extension. Du nord de l'actuel Équateur au nord de l'actuel Chili, le Tawantinsuyu s'étend sur trois étages écologiques : la côte pacifique, les vallées humides et les montagnes. L'unité de base cette organisation politique est l'*ayllu*, une communauté réunie autour d'un ancêtre commun

et dirigé en général par un ou une chef (*curaca*). Afin d'assurer leur autosuffisance, les *ayllus* se déploient en « archipels verticaux » sur plusieurs étages écologiques. La chefferie redistribue la production de chaque étage ce qui permet d'avoir, partout, accès aux patates ou au quinoa des montagnes, à la coca ou au coton des vallées, ainsi qu'aux ressources halieutiques de la côte.

Suivant le prestige de leur *curaca*, les *ayllus* sont incorporés au Tawantinsuyu dans un réseau de sujétions emboîtées. Maître des armées, l'Inca protège les chefferies en échange d'un tribut qu'il prélève sous forme de travail. Chaque *ayllu* est tenu d'exploiter une terre appartenant à l'Inca, une terre appartenant aux dieux, et tout homme âgé entre quinze et cinquante ans doit travailler temporairement hors de sa communauté, dans le cadre d'un système de rotation appelé *mit'a*.

L'organisation de l'empire inca repose donc sur un réseau de distribution vertical, matérialisé par des routes de pierre et des auberges-entrepôts, les *tambos*. Ce réseau renforce la complémentarité entre étages en même temps qu'il limite la communication horizontale entre chefferies, afin de limiter toute possibilité de sécession. Ce modèle, cependant, est plus visible dans les Andes centrales et méridionales que dans le nord, où les *ayllus* sont davantage liés par des échanges horizontaux.

La coca est un élément essentiel de cette organisation. Elle est cultivée dans les vallées chaudes et humides, notamment celles du piémont oriental des Andes, les *yungas*. Des différents sites de production, le plus important se situe à 160 km au nord-est de Cuzco, dans la terre des Anti. Ces communautés que les Incas considèrent comme des sauvages (« *Chunchos* ») ont donné leur nom à la région, Antis, par la suite devenue les Andes. C'est là qu'est produite la feuille sacrée et protégée par l'Inca, la *mama cuca*.

Mais dans les Antis, le Tawantinsuyu affronte deux difficultés : l'hostilité des « *Chunchos* », et l'existence d'une forme ravageuse de leishmaniose. Contrairement aux habitants des montagnes, les « *Chunchos* » ont développé une résistance à cette maladie ; ce sont eux qui cultivent la coca et la vendent au Tawantinsuyu aux premiers temps de son histoire. Mais au XV<sup>e</sup> siècle, l'Inca Pachacuti (1438-1463) décide de se passer de leur

médiation. Il installe dans les vallées des cultivateurs ayant développé une résistance à la leishmaniose, et y envoie des Indiens mobilisés dans le cadre de la *mit'a* ainsi que d'autres saisonniers, le recours à ce travail temporaire étant un moyen de limiter l'exposition à la maladie.

Entre les Antis et Cuzco, des cités, des routes et des entrepôts sont installés pour faciliter l'acheminement de la coca. Les paniers sont transportés à dos d'homme par des personnes qui, tout au long de leur parcours, échangent la feuille contre des vivres. La coca institue ainsi une médiation dans l'économie de troc. Elle n'est cependant pas une monnaie dans la mesure où elle ne fait pas l'objet d'une thésaurisation. Échangée contre du maïs, de la pomme de terre, du quinoa, du piment ou des cochons d'Inde, elle constitue la variable nécessaire à l'activité agricole.

Ce rôle, attribué à la coca, est lié à sa valeur rituelle. Des paysans se défont d'une partie de leur production pour obtenir des feuilles afin de les troquer de nouveau, mais aussi dans le but de les mâcher (*chacchar*). Cette pratique permet de lutter contre la douleur des travaux et des voyages, elle atténue les maux de dents et d'estomac, elle accroît la résistance face à l'altitude, la fatigue, la soif et la faim. Associée à d'autres plantes, la coca mastiquée peut aussi procurer des visions au cours desquelles les guérisseurs diagnostiquent les maladies ou prennent parole avec diverses entités : Inti le soleil, Pachamama la terre ou encore les *supay*, des esprits souterrains mi-bénéfiques mi-maléfiques.

Cette communication avec les entités invisibles à ses lieux et ses objets privilégiés, les *huacas*, terme qui désigne toute chose sacrée (une rivière, un lieu perché de la montagne, un instrument, etc.). La vénération de ces *huacas* implique souvent des offrandes dans lesquelles la coca joue également un rôle de premier plan. Aux côtés du cochon d'Inde ou du maïs, la feuille est ainsi brûlée pour nourrir les esprits célestes, ou enfouie sous terre pour être donnée aux *supay*, à la Pachamama.

La plante qui aide les paysans à supporter la dureté de leur labeur les aide également à affronter les énergies souterraines lorsqu'il faut creuser des sillons pour semer des graines. Son usage médicinal et son usage religieux se nouent donc autour d'une signification essentielle : la coca médiatise le rapport à la terre. Et de ces activités qui obligent les

travailleurs à se confronter aux énergies souterraines, l'une acquiert un rôle crucial après l'arrivée des Espagnols : l'extraction minière.

\*

Dès les débuts de la conquête du Pérou en 1532, les Espagnols se ruent vers les vallées à coca. Il faut s'imaginer cette ruée comme une catastrophe écologique qui conduit à couper énormément d'arbres ; et comme une catastrophe humanitaire qui tue, on va le voir, des milliers d'Indiens. Pourquoi un tel afflux ? Les Espagnols comprennent qu'en devenant propriétaires de la coca, ils peuvent mettre la main sur tout ce que s'échangent les Indiens, mais aussi les faire travailler. La fortune des planteurs de coca, pour la plupart établis à Cuzco, explose avec l'ouverture des mines de Potosi en 1545.

Pour accroître l'exploitation du gisement, les Espagnols adoptent en effet le système inca de la *mit'a*. Les jeunes Indiens sont désormais soumis à une période de travail obligatoire dans les mines. Déplacés massivement à Potosi, dans les hauteurs de l'Altiplano et dans l'obscurité des galeries, ils trouvent dans la coca le meilleur secours à leur peine.

La précieuse feuille leur est apportée de Cuzco et dans une moindre mesure de La Paz. Sur les mille kilomètres qui séparent les Antis de Potosi, la circulation des paniers de coca est assurée à dos d'hommes ou sur des mules par des colporteurs, les *trajinantes*. Le long de leur route, ils troquent une partie de leur coca contre le bétail dont ils ont besoin pour transporter les paniers. Mais à Potosi, cette coca arrive sous la forme d'une marchandise qui s'achète : c'est donc avec de l'argent que les mineurs s'en procurent et cet argent est ensuite récupéré par les planteurs. Dans leur sillage, de nombreuses personnes s'enrichissent : les femmes indiennes auxquelles ils se marient, mais aussi les Espagnols qui envahissent la sphère d'intermédiation de ce marché. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est, comme je le disais, le commerce de la coca qui, indirectement, alimente les caisses du Trésor royal ainsi que l'Europe entière, submergée par les métaux de Potosi.

En devenant propriétaires d'une plante, les Espagnols ont tout

transformé. Ils ont réorienté la circulation des richesses vers la péninsule et ont réorganisé le mouvement des personnes à l'intérieur du domaine andin. L'irruption et l'extension de la valeur d'échange ont conduit les Indiens à progressivement abandonner la solidarité communautaire fondée sur le troc pour devenir dépendants du marché colonial. Dans le rapport au temps et à l'espace, dans le rapport au corps, aussi, cette dépendance a transformé la mastication ritualisée de la feuille en une consommation conditionnée par les impératifs du travail, et la logique du salariat s'est perdue dans l'organisme même des mineurs : sous la dépendance de la feuille, ils travaillent pour consommer la marchandise et consomment la marchandise pour travailler.

\*

Mais cette coca, qui est mâchée par les mineurs, est cultivée par d'autres travailleurs. Les souffrances qu'elle permet d'endurer à Potosi ont pour prix d'autres douleurs dans les Antis. C'est pourquoi la plante soulève un profond débat au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. La monarchie a besoin de l'argent des mines pour financer ses guerres, et il lui paraît inenvisageable de faire travailler des esclaves à l'altitude de Potosi. Il lui faut donc mettre en balance la vie des mineurs et celle des cultivateurs de coca, la lutte contre l'idolâtrie et la rente minière.

Ce débat oppose grossièrement deux camps. D'un côté les prohibitionnistes, notamment des religieux et des juristes. De l'autre les défenseurs de la coca, essentiellement des planteurs, mais aussi des officiers voire des religieux.

En ce temps de crise démographique et de réforme catholique, l'argumentaire des prohibitionnistes se développe logiquement autour de deux idées fortes. La première est que la coca tue les Indiens : ceux qui la cultivent dans les vallées insalubres et ceux qui dans les mines se gâtent la santé en la mâchant. Non seulement la plante a des propriétés nuisibles, mais surtout, le sentiment de puissance qu'elle procure conduit les Indiens à croire que manger n'est pas utile. On retrouve là un thème récurrent de la critique contemporaine des addictions : entre la dépense en nourriture

et la dépense en coca, les Indiens gouvernés par la plante donnent leur argent et leur sueur à la plante. La seconde idée mise en avant par les prohibitionnistes est que la feuille nourrit l'idolâtrie indigène, dont l'éradication est un aspect essentiel de la mission évangélisatrice des conquérants. Mais pour les prohibitionnistes, les principaux responsables de cette situation sont les Espagnols, qui surexploitent les Indiens au mépris de leur santé et de leur conversion.

De leur côté, les défenseurs de la coca reconnaissent que sa production dans les Antis accroît la mortalité indigène. Mais c'est pour eux un mal nécessaire. D'une part, la mastication de la feuille n'a pas, d'après eux, les effets nocifs décrits par les prohibitionnistes. D'autre part, l'éradication des croyances préhispaniques leur paraît trop difficile pour être réglée par la seule interdiction de la coca. Avec ou sans la feuille, l'idolâtrie se maintiendra. Mais si la feuille venait à être interdite, les grands perdants seraient les Espagnols. Un bon exemple de cette rhétorique se retrouve sous la plume d'un juriste, l'auditeur Matienzo. À l'argument selon lequel les consommateurs de la plante cesseraient de se nourrir, Matienzo répond que la coca est nécessaire à l'alimentation des Indiens, car sans elle, ils perdraient leurs dents... À cet argument qui consiste à animaliser les Indiens, Matienzo ajoute un argument plus décisif concernant l'idolâtrie. S'il reconnaît que la coca est utilisée de façon rituelle par les Indiens, il remarque que c'est le cas de tout ce qu'ils manipulent quotidiennement. Le maïs, par exemple, est également enfoui sous terre : s'il fallait l'interdire sous ce prétexte, alors les Indiens risqueraient effectivement de mourir de faim. En vérité, le grand risque aux yeux de Matienzo, est que l'interdiction des offrandes de coca conduise les Indiens à enfouir sous terre l'or et l'argent.

Sans coca, pas d'exploitation minière et sans exploitation minière, « pas de Pérou ». La hiérarchie entre le métal et la feuille reflète celle qui existe entre les conquérants et les vaincus, mais aussi celle qui s'établit entre les impératifs de l'économie et ceux de la conversion. Or, cette échelle des valeurs est partagée par certains religieux. En catimini, l'évêché de Cuzco a en effet prélevé une dîme sur la coca qui a été la base de sa fortune au XVI<sup>e</sup> siècle.

Dans les Andes, l'extirpation de l'idolâtrie a donc été sacrifiée sur l'autel des rentes : l'économie a dicté sa loi, en infléchissant celle des vice-rois. Des premières mesures prises par le vice-roi Cañete aux cinquante ordonnances promulguées par le vice-roi Toledo en 1572, la législation sur la coca a évolué entre fermeté et conciliation à l'égard des planteurs. Mais ces derniers n'ont jamais été réellement inquiétés par les dispositions prises, qui visaient à limiter plutôt qu'interdire l'exploitation de la coca. Le but de cette politique était, d'une certaine façon, de restreindre l'usage de la coca aux seuls centres miniers et, même, aux seuls mineurs. Dit autrement, la mise sous contrôle de la coca n'a fait que renforcer son articulation à l'économie minière. Avant les Indiens, c'est en effet la production d'argent et d'or qui est protégée par ces lois.

\*

En suivant la voie de l'endiguement plutôt que l'interdiction généralisée de la coca, les autorités espagnoles ont donc tenté de résoudre la contradiction entre deux objectifs différents : exploitation des mines d'un côté, lutte contre l'idolâtrie de l'autre.

Les effets de cette politique sont complexes à saisir, parce qu'ils impliquent d'autres paramètres, en particulier l'arrivée progressive, à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, de nouveaux mineurs (par exemple des esclaves venus d'Afrique) et de nouveaux produits de consommation (vin, bière de maïs, eaux-de-vie, etc.). Il est néanmoins possible de formuler l'affirmation suivante : là où ses objectifs ont coïncidé, le contrôle sur la coca a été d'une grande efficacité ; là où en revanche, la contradiction entre intérêt économique et christianisation a été forte, le contrôle sur la coca a eu des effets plus contrastés.

Le premier cas de figure est parfaitement illustré par l'histoire de la coca dans la région de Quito. Là, l'activité minière est dominée par certains gisements d'or, comme celui de Zaruma, tandis que l'activité agricole repose, avant même la conquête des Espagnols, sur des formes d'échange moins communautaires que dans le reste du Tawantinsuyu. Quoi qu'il en soit, la coca y joue également un rôle central et, pourtant,

elle disparaît presque entièrement de cette région au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La première raison de cette disparition est d'ordre démographique. Dans cette partie des Andes, la mortalité indigène, encore accentuée par la fuite des Indiens dépossédés, a été compensée au XVII<sup>e</sup> siècle par l'installation d'esclaves, aussi bien sur les terres agricoles que dans les mines, dont l'altitude est inférieure à celle de Potosi. Les grands propriétaires terriens de la région, notamment les jésuites, décident alors de raser les arbustes à coca, puisque les Indiens qui la consommaient ont bien souvent disparu, et que les esclaves qui les ont remplacés apprécient d'autres substances, comme le vin ou les eaux-de-vie, dont la distillation permet aux Espagnols d'écouler leurs surplus de sucre. Autrement dit, les nécessités de l'économie ne justifient pas, dans cette région, le maintien de la coca. Si la feuille y subsiste en quelques endroits, son éradication est entérinée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par les autorités religieuses. Dans cette région, en effet, la mastication de la feuille a atteint les Espagnols, et même les prêtres ; tous menacés d'excommunication par les évêques de Quito. Par cette coïncidence entre les intérêts économiques et les objectifs de l'encadrement religieux, la lutte contre la feuille opère sur deux fronts : les vallées et les centres urbains. Elle attaque conjointement la production et la consommation de la plante, qui finit par disparaître de l'actuel Équateur.

Cette situation est cependant exceptionnelle. En dépit de leur violence, les campagnes d'extirpation menées au XVII<sup>e</sup> siècle dans le vice-royaume du Pérou ne parviennent jamais à réaliser le vœu du jésuite Pablo de Arriaga d'éradiquer les offrandes de coca. Car il faudrait, comme en Équateur, remplacer une structure agraire par une autre, un type de population par un autre, briser tout le commerce qui met en rapport les vallées à coca aux centres de consommation et en définitive toute une manière d'habiter le monde, de s'attacher aux choses.

L'exemple de Lima le montre parfaitement. La feuille est non seulement consommée dans les quartiers majoritairement indigènes du Cercado ou du Surco, mais aussi dans le reste de la ville, où elle est manipulée par des « sorciers » et surtout des « sorcières » de toutes les castes. Selon les inquisiteurs, les femmes qui mâchent la plante font

preuve d'incivilités, « cessent de prier, de se confier à Dieu, de dire bonjour ou bonsoir. » Les religieux suspectent également la feuille de répandre toutes sortes de turpitudes et de superstitions dans la capitale vice-royale : ébriété, fornication, inceste, adultère, bestialité, sacrifices, idolâtrie et offrandes. Quant à la commercialisation de la feuille, elle est tout aussi subversive aux yeux des autorités. Des « Métisses », des « Mulâtres » ou des Indiennes la diffusent incognito, ce qui obligent les extirpateurs de l'idolâtrie à « savoir où elles cachent malicieusement [la coca] hors de leurs maisons ». Or identifier les revendeurs et les vendeuses de Lima ne suffit pas. Tout un réseau invisible œuvre à l'importation de la coca, qui est cultivée à des centaines de kilomètres. Une série de perquisitions menée en 1668-1669 révèle que la feuille est apportée par des colporteurs qui font les allers-retours entre la ville et des localités situées à plus de 3 000 mètres d'altitude, à proximité de Potosi.

La politique de la limitation dans les centres miniers de l'altiplano a donc eu un effet très limité. Non seulement la feuille a continué de circuler entre la zone de Potosi et le long de toutes les routes qu'elle parcourt. Mais elle s'est aussi diffusée bien au-delà du monde des mines et des vallées à coca, jusque dans les grands centres urbains comme Lima. Par ce même mouvement, la consommation de la feuille s'est diffusée du monde indigène aux mondes non-indigènes. Cette politique de limitation a néanmoins eu un effet majeur. Si elle n'a pas empêché la transmission de la plante en Amérique et, avec elle, des reformulations de son usage, elle a en revanche rendu impossible son passage en Europe. Entachée d'une forte suspicion, diabolisée même par certains Espagnols, la coca n'a fait l'objet d'une véritable commercialisation en Europe qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*

Avant cela, la coca a façonné les principales tensions d'un monde colonial marqué par la violence de la mise au travail, les pratiques de la clandestinité, les échanges interlopes entre « castes ». Dans cette histoire,

la consommation de la plante n'a pas seulement été gouvernée par le double lien de dépendance que j'ai décrit, celui de l'addiction et celui de l'exploitation économique. Je crois que, dans le trafic interlope, dans la mobilité des *trajinantes* qui font les allers-retours entre l'altiplano et la côte, une autre dimension peut se deviner, qui est celle de l'attachement. La consommation incitée voire forcée dans les mines est d'un ordre très différent de cet usage plus autonome et pluriel de la plante que les Indiens, mais aussi des femmes « métisses » ou « mulâtres » maintiennent en bravant les interdictions. Ce qui se joue dans ce maintien n'est pas uniquement le réconfort que peut apporter une plante dans l'enfer des mines ; c'est aussi tout un art de la célébration collective, de la mise en relation avec le végétal et l'invisible, une façon de s'attacher aux choses.

Sans vouloir donner trop de force à cette distinction notionnelle, je crois que le couple dépendance-attachement peut avoir de l'intérêt pour penser la question de la consommation des drogues, jusque dans sa matérialité même : avaler une molécule et préparer une plante n'impliquent pas le même rapport au monde. Ce que j'ai essayé de montrer de manière un peu rapide, est moins cette différence entre l'attachement et la dépendance, que ce qui peut faire passer de l'un à l'autre et qui réside je crois dans ce jeu complexe entre la régulation, l'interdiction, et la mise au travail. Dans le sens inverse, passer de la dépendance à l'attachement ou à tout le moins tenter de faire dominer le second sur la première, peut constituer un horizon politique plus subversif qu'il n'y paraît. À partir des années 1740 et jusque dans les années 1780, il y a dans l'Amérique andine une série d'insurrections et de révoltes dont la plus connue est celle de Tupac Amaru. Or, lorsqu'on observe en détail ces épisodes, on se rend compte que bien des personnes qui mènent les luttes affirment avoir maintenu leur lien avec les ancêtres à travers l'usage de la coca. C'est le cas d'un « sorcier » nommé Gregorio Taco en 1752. C'est le cas, aussi, de Juan Santos Atahualpa, qui affirme que « la coca est une plante de Dieu et non pas de « sorcier ». Si cette citation montre une acceptation partielle du christianisme, elle atteste aussi le maintien d'une façon de s'attacher au monde, de vivre avec les morts.

\*

On présente souvent, aujourd’hui, la cocaïne comme la drogue de la productivité et du capitalisme. Observer la façon dont la coca a été intégrée dans le projet colonial espagnol permet de remonter aux sources de cette histoire : la plante a à la fois été un agent de la mise au travail des Indiens, un vecteur de diffusion de la valeur d’échange dans les Andes, et un élément de reconfiguration du commerce international. Mais la coca a aussi été autre chose que la marchandise internationale de la mise au travail. Ses multiples dimensions, j’insiste encore sur ce point, existent parce qu’elle est une plante, avec ses pouvoirs et ses énigmes. De là s’ouvre une piste théorique et surtout pratique que je vous soumets pour finir : aborder l’addiction et les drogues à partir du végétal.

R.A.T.

 UCLouvain

 laap  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

 Francophones  
Bruxelles

 fnrs  
LA LIBERTÉ DE CHERCHER